



## Richesse, amour et bénéfice de jouissance

### Palpitante découverte freudienne, la chronique de Laura Sokolowsky

Il arrivait à Freud de s'exprimer dans les médias. Sa dernière déclaration fut enregistrée par la BCC le 7 décembre 1938 dans sa maison londonienne de Maresfield Gardens. Dans celle-ci, Freud énonçait que malgré ses succès importants, le combat pour la psychanalyse n'était pas encore terminé : « *But the struggle is not yet over* » (1).

En vérité, cet unique enregistrement de la voix de Freud ne se termine pas tout à fait par cette phrase. À la fin, il revint à l'allemand pour indiquer qu'après l'invasion de son pays, il espérait pouvoir finir librement son existence en Angleterre. Deux ans plus tôt, il avait écrit à Arnold Zweig qu'il n'était pas possible d'abandonner sa langue maternelle comme on change de vêtement. La langue, c'est comme la peau. Malgré l'exil, on n'en change pas (2).

Installé à Londres, Freud écrivit à Margarethe Stonborough-Wittgenstein – sœur aînée du logicien Ludwig Wittgenstein qui fut sa patiente durant quelques temps – que ses pièces archéologiques étaient arrivées intactes de Vienne. Tel leur propriétaire qui venait de subir une énième intervention chirurgicale, cette collection n'était pourtant plus la chose vivante de jadis (3), note-t-il. Le ton de la missive n'est ni triste ni nostalgique. Le surmoi de Freud se manifeste fréquemment par l'humour, comme dans cette autre lettre adressée à l'écrivain Stephan Zweig où il s'agit d'attendre de passer dans le non-être avec une sorte d'impatience (4).

Quelques années plus tôt, en 1932, Freud avait accepté de répondre aux questions de la *Neue Freie Press*. Il avait évoqué le fléau de la pauvreté en rappelant ce fait, trop souvent négligé, que les symptômes sont aussi des protecteurs de la vie. « Pour les pauvres – c'est bien triste à dire et j'espère qu'on ne voudra pas interpréter ma remarque comme du cynisme – pour les pauvres [...], les névroses ne signifient pas seulement une maladie, mais aussi un des éléments de l'autodéfense dans la lutte pour l'existence. Nous avons très souvent, lorsque nous exerçons gratuitement, fait l'expérience que les pauvres ne voulaient pas se laisser libérer de leur souffrance avant qu'un changement fût intervenu dans leur situation matérielle » (5), avait-il expliqué. La pauvreté était appréhendée par Freud comme une condition existentielle impitoyable. En ceci, le névrosé pauvre est le prochain du soldat atteint de névrose traumatique. Dans les deux cas, le symptôme, s'il engendre une profonde souffrance, protège de la mort et du sacrifice (6).

Dans le discours normatif, la notion que le symptôme puisse persister à cause de sa fonction utilitaire est proprement scandaleuse. Freud ne l'ignorait pas, il courait le risque d'être perçu comme un cynique. Néanmoins, son constat était fondé sur sa très longue expérience clinique. Dès l'article de 1913 sur le début du traitement, il notait que le pauvre ne se laisse que difficilement arracher de sa névrose car celle-ci lui rend de trop bons services dans son combat pour l'auto-affirmation. Ce bénéfice secondaire fait obstacle à la thérapie analytique dans la mesure où la névrose contribue au maintien dans le lien social en évitant l'exclusion et le jugement dépréciatif des autres : « La pitié que les hommes ont refusée à sa détresse matérielle, il la revendique à présent au titre de sa névrose et il peut même s'affranchir de l'exigence de combattre sa pauvreté par le travail » (7). Dix ans plus tard, au début des années vingt, la pauvreté était en passe de devenir la condition commune. En effet, après la guerre et l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, les couches sociales intellectuelles s'enfonçaient inéluctablement dans la précarité, notait Freud (8).



Cette fonction paradoxale du symptôme – à la fois souffrance et protection de la vie – posait une série de problèmes complexes à la psychanalyse conçue comme une thérapie. Il revient à Freud de ne pas l'avoir éludé en laissant ses collègues créer des institutions où l'analyse pouvait être gratuite. Tout se passe comme s'il avait souhaité mettre à l'épreuve jusqu'au bout ce qu'il avait découvert auprès des hystériques concernant le bénéfice de surcroît, le *Nebengewinn*, du symptôme (9). Il s'agit des avantages inconscients de la névrose en termes de solution au conflit psychique insurmontable, suivis de l'incorporation du symptôme par le moi en supprimant son caractère étranger. Qu'il soit primaire ou secondaire, ce bénéfice est toujours de jouissance selon Lacan.

Par ailleurs, Freud concevait les limites de la thérapie analytique comme une autolimitation. Ces limites ne dépendent pas seulement d'un défaut de savoir des praticiens de l'analyse car il convient de tenir compte du phénomène de régulation symptomatique à l'échelle de la société. Le psychanalyste n'est pas un sauveur de l'humanité ; l'éradication pour tous du symptôme est une utopie. C'est l'une des sources de l'aversion de Freud pour la *furor sanandi*.

Comme on le voit, il s'agit d'une anticipation de certains développements beaucoup plus tardifs de Lacan relatifs à la fonction d'agrafe du symptôme faisant tenir le nœud des trois dimensions subjectives, réel, symbolique et imaginaire. Lorsqu'un symptôme assure ce type de nouage, il convient de rester prudent face à la demande thérapeutique visant à s'en passer, – cette prudence est absente des thérapies cognitivo-comportementales axées sur la diminution ou la disparition des émotions dysfonctionnelles.

La position que nous avons adoptée consiste à poser qu'il existe un versant réel du symptôme au-delà de son sens joui. Une grande partie de l'œuvre freudienne est consacrée à l'étude de ce qui peut modifier l'équilibre de la jouissance. Freud découvrit que ce levier, c'est l'amour de transfert.



La dimension de la richesse ayant moins retenu l'attention que celle de la pauvreté à l'époque de Freud, il revient à Lacan d'avoir envisagé celle-ci au cours de différents séminaires. Son tout premier sur l'Homme aux loups, l'année qui précéda le séminaire sur les écrits techniques de Freud, fait valoir la précarité subjective du plus célèbre patient de Freud. Lacan signale que l'Homme aux loups fut très précocement séparé de tout ce qui pouvait constituer un modèle sur le plan social. Il n'eut guère besoin d'apprendre à travailler, son père disposant de suffisamment d'argent pour soustraire son fils à ce type d'obligations. Relativement à la transmission, l'Homme aux loups n'apprit vraisemblablement qu'à monter à cheval. Doté d'un moi fort de riche, sa misère n'est pas le moindre paradoxe de ce cas exceptionnel.

Dans le Séminaire VIII, Lacan pointe les difficultés du riche avec l'amour. Au fil du commentaire sur le personnage de Pausanias dans *Le Banquet* de Platon, il livre une anecdote à propos d'un calviniste de sa connaissance, « accumulateur de biens et de mérites » (10). Ce dernier tomba amoureux de la jolie fille d'un concierge, laquelle accueillit avec froideur divers témoignages de son intérêt. Plus l'accès à cette femme était difficile, plus elle prenait de la valeur à ses yeux. Il l'épousa et la couvrit de bijoux qu'il enfermait le soir venu dans un coffre-fort. Sa dulcinée finit par le quitter pour partir avec un ingénieur aux revenus plus modestes. Ainsi, comment donner ce qu'on n'a pas lorsqu'on a tout (11) ? Pour aimer, le riche doit refuser.

La haine du riche manifestée par les progressistes relève peut-être d'une négation des vertus de la pauvreté. Par voie de conséquence, d'une méconnaissance de ce qu'est l'amour en tant qu'il s'agit de donner ce qu'on n'a pas (12).

Les développements de Lacan dans son Séminaire XVII sur le riche concernent l'économie de la jouissance. Lacan s'y rapporte au *Satiricon* de Pétrone (13). Il existe une différence entre le riche, incarné par le personnage de Trimalcion dans la scène centrale du festin, et la figure du maître. Le maître n'est pas un homme d'affaires, c'est même quelque chose qui lui répugne. Tandis que l'esclave affranchi s'enrichit en achetant tout ce qui se présente.

En définitive, nous achetons nous-mêmes aux nations les plus riches pour participer à l'essence de la richesse. À cause d'une telle croyance, nous leur achetons n'importe quoi. L'analyse est un remède à l'exploitation éhontée des moyens de jouissance détournés par la société de consommation et son industrie des *plus-de-jouir* en toc.

1 : Freud S., « A Brief Statement », BBC, Londres, 7 décembre 1938, à écouter, [ici](#).

2 : Cf. Freud S., « lettre du 21 février 1936 », in *Sigmund Freud-Arnold Zweig, Correspondance 1927- 1939*, Gallimard, 1973.

3 : Cf. Freud S., « Sigmund Freud an Margaret Stonborough-Wittgenstein », 5 novembre 1938, consultable en allemand, [ici](#).

4 : Freud S., « lettre du 18 mai 1936 », in *Sigmund Freud- Stephan Zweig, Correspondance*, Rivages poche, 2014.

5 : S. Freud, « Neurosen als Zeitkrankheit. Welche Heilerfolge hat die Psychoanalyse ? », *Neue Freie Press*, n° 24397, 14 août 1932, p. 21.

6 : Cf. okolowsky L. & Maleval J-C, « L'apport freudien sur les névroses de guerre : un nouage entre théorie, clinique et éthique », *Cliniques méditerranéennes*, n° 86, 2012/2, Eres, p. 209-218, consultable [ici](#).

7 : Freud S., « Sur l'engagement du traitement », *Œuvres complètes*, t. XII, PUF, 2005, p. 173-174.

8 : Cf. Freud S., « Vorwort : zu M. Eitingon, Bericht über die Berliner psychoanalytische Poliklinik » (1923), *G.W. XIII*, Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1998, p. 441.

9 : *Nebengewinn* est parfois traduit par l'expression de gain marginal ou de bénéfice annexe. Freud utilise aussi le terme de *Lustnebgewinn* à propos du plaisir pulsionnel, tel celui de retenir dans l'article de 1908 « Caractère et érotisme anal ». Lacan évoque le bénéfice de surcroît à propos de la guérison dans « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 324.

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 1991, p. 74.

11 : Cf. les développements de J.-A. Miller dans « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 4 décembre 1985, inédit.

12 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert, op. cit.*, p. 415-416.

13 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 94-95.

